

Annuler



SOCIÉTÉ , EDUCATION

Rentrée scolaire Faire confiance au terrain, écouter les élèves et les professeurs : et si on profitait du moment pour changer l'école ?

Par Gurban Le Guellec

Publié le 4 septembre 2024 à 12h42

Au collège Clithène, les élèves participent tous activement aux conseils de classe. BRIAN REYNAUD POUR « LE NOUVEL OBS »


[Annuler](#)Temps de lecture : 10 min. | [ABONNÉ](#)

Analyse Cette rentrée scolaire se sera déroulée sans grandes annonces et sans « coup » politique. Profs, parents et élèves ne s'en portent que mieux. Et si l'on sortait enfin des vaines polémiques pour s'intéresser au fondement de l'éducation : l'humain ?

Tiens, des collégiens épanouis ! Et pas des Américains, des Suisses ou des Estoniens qui, à chaque enquête internationale, se révèlent plus performants et tellement plus détendus que nos petits Français. Ce vendredi 14 juin, la fin de l'année scolaire se profile mais l'ambiance au collège Clithène, à Bordeaux, n'en est pas moins studieuse.


La douzaine d'élèves du groupe de tutorat de Simon Carrère, professeur d'EPS, se retrouvent, comme tous les vendredis, pour leur « temps bilan » : soixante-dix minutes d'échanges réglés comme du papier à musique.

Publicité



PUBLICITÉ

ON S'Y REMET
Nouveautés ! Pour un retour de vacances avec style. [Découvrir](#)

Inspired by  invibes

Sous la houlette de l'enseignant, les collégiens, regroupés sans considération d'âge ni de niveau – les plus grands entraînant les plus jeunes –, reviennent sur leur semaine, évoquent l'actualité, en l'occurrence les législatives à venir, phosphorent sur une citation de George Orwell et, enfin, débattent d'une question prosaïque, mais cruciale : faut-il finir l'année par un grand bal avec le collège jumeau du quartier du Grand Parc ou par une « *petite cérémonie intimiste* » avec lecture de la lettre que chaque troisième, à l'invite de ses enseignants, s'est adressée quatre ans plus tôt ?

Faire vivre l'utopie républicaine d'une école pour tous

L'objectif du collège Clithène est transparent : inclure tous les élèves, les « nourrir » quelles que soient leurs origines, bref faire vivre l'utopie républicaine d'une école pour tous dans cet établissement construit à la frontière d'une cité HLM et d'un quartier extrêmement rupon (les Chartrons). Curieusement, du fameux « *choc des savoirs* » de Gabriel Attal, censé être le grand événement de la rentrée scolaire 2024, il ne sera jamais question durant notre reportage.

Et pour cause : le collège fait partie de la poignée d'établissements publics autorisés à déroger aux règles de l'Education nationale. Les horaires de cours y sont aménagés pour faire place à trois groupes

Annuler



Un mur de la salle des profs du collège Clithène, à Bordeaux, en juin 2024. BRIAN REYNAUD POUR « LE NOUVEL OBS »



Un conseil de classe au collège Clithène, à Bordeaux, le 27 juin 2024. BRIAN REYNAUD POUR « LE NOUVEL OBS »

Les élèves se rendent ainsi en forêt pour appréhender concrètement la photosynthèse et le théorème de Thalès en estimant la hauteur d'un arbre avec leur ombre ou leur main. Ou bien travaillent les calculs d'aires, la symétrie axiale et la civilisation antique en se plongeant dans les secrets du Parthénon avec leurs profs de maths, d'arts plastiques et d'histoire.

Est-ce efficace ? aussi étonnant que cela puisse paraître, l'Education nationale ne s'est jamais mise en situation de produire de quelconques données sur le devenir des anciens de l'établissement, bien que ce

[Annuler](#)

Faire confiance au terrain, écouter les élèves et les professeurs

Ce dont on peut témoigner, en revanche, c'est que les élèves font preuve d'une aisance assez rare à l'oral et que le climat scolaire est particulièrement apaisé pour un collège très mixte socialement. La jeune Agathe, que Clithène a récupérée, atteinte d'une phobie scolaire sévère après un début de scolarité dans le privé, résume les choses de manière un peu frontale : « *Ici on apprend peut-être moins en quantité. Mais ce qu'on comprend, on le retient, tandis que, dans le système classique, on est cassé, alors ça ne sert à rien.* »

La solution est peut-être là. Faire confiance au terrain, écouter les élèves, les professeurs, quitte à être en rupture de ban avec les directives du ministère. C'était une utopie. Pour beaucoup, c'est devenu une tentation. Après la période de réserve imposée par les élections, la trêve olympique puis les hésitations de l'Elysée ont contraint le ministère de l'Education au silence. Trois longs mois sans direction, ni cap. Mais également trois longs mois sans « *grand plan* », sans « *grand débat* », sans « *grand choc* ».

Cette vacance du pouvoir a-t-elle posé problème ? Pas vraiment. Parmi les cadres de l'Education nationale, éreintés par la valse des ministres (cinq en deux ans) – et des priorités –, elle a plutôt été vécue comme une pause salvatrice. L'occasion de préparer la rentrée sans être mis en porte-à-faux par une déclaration intempestive du ministre.

La rupture est radicale. Revenons au fameux « *choc des savoirs* », ce « *grand plan* » « *concerté* » et décidé en moins de huit semaines par Gabriel Attal à l'automne dernier qui, dès cette rentrée, devait résoudre tous les maux du collège en enseignant désormais maths et français en groupes de niveaux fort/moyen/faible (à effectifs réduits pour ces derniers).

A lire aussi



Analyse Rentrée scolaire 2024 : sans ministre, le « choc des savoirs » va-t-il se transformer en « choc d'autonomie » ?

ABONNÉ

Faute de budget, il risquait surtout de faire disparaître des milliers de dispositifs mis en place par les enseignants – TP de sciences, labos de langues, tutorats, clubs théâtre... Aujourd'hui, face à l'incertitude politique, le terrain a repris la main. Cela donne à l'Education nationale un petit air d'anarchie, chaque établissement interprétant la réforme à sa manière : ici, des groupes creusant plus ou moins certaines compétences (comprendre, écrire, oraliser...) en fonction du profil des élèves et de l'appétence des enseignants ; là, un seul groupe très resserré, pour les élèves en très grande difficulté ; ailleurs, une simple réduction d'effectifs, au sein de classes restées hétérogènes. Bref, le choc des savoirs s'est transformé contre toute attente en choc d'autonomie.

Fragilité psychique des élèves, crises des vocations, dévoiement de la méritocratie

Et si l'on allait plus loin ? Si l'on profitait de ce moment hors normes pour poser les vrais enjeux, ceux sur lesquels tous les praticiens de l'éducation – chercheurs, enseignants, parents élus – s'accordent assez facilement ? Car, au-delà des postures syndicales ou médiatiques, il existe bien un large champ de consensus en matière éducative.

Annuler



Dans la cour du collège Clithène, à Bordeaux, le 27 juin 2024. BRIAN REYNAUD POUR « LE NOUVEL OBS »

Consensus d'abord sur les maux qui rongent notre système scolaire : fragilité psychique des élèves, crises des vocations chez les enseignants, dévoiement de la méritocratie, aboutissant à une iniquité crasse selon le milieu d'origine. Consensus ensuite pour constater que les grandes réformes proposées par le politique s'attaquant soit aux contenus (les incessants changements de programmes) soit aux structures (les réformes du collège sous Hollande, du lycée sous Macron...) ont au mieux été vaines, au pire contreproductives.

Faut-il renoncer pour autant à changer l'école ? Hasard ou coïncidence, François Dubet et Philippe Meirieu sortent chacun un livre en cette rentrée : « L'Emprise scolaire » pour le premier (Presses de Sciences-Po, avec Marie Duru-Bellat), « Education : rallumons les Lumières » (L'Aube) pour le second. Dubet, le sociologue, et Meirieu, le pédagogue, font partie de ces fines plumes que les adeptes du « *bon sens* » éducatif adorent détester. Leur tort : poser inlassablement les questions qui fâchent.

Comment croire, par exemple, qu'une énième surdose de « *fondamentaux* » ou d'éducation civique aide nos élèves à mieux maîtriser la langue et à se comporter en bons citoyens, alors que la France est l'un des pays de l'OCDE qui consacre le plus de temps – et de loin – à ces matières ? Et si 46 % des 18-24 ans ne savent pas que la Révolution française a débuté en 1789, comme le révélait un sondage OpinionWay en janvier, est-ce vraiment une question d'horaires, de programme ou de... capacité à capter l'attention des élèves ?

Face à ces impasses, Philippe Meirieu fait une fois de plus la promotion des pédagogies actives, largement diffusées en Europe (du Nord), beaucoup moins en France, où une vision très verticale de l'enseignement – le maître édicte, l'élève applique – s'est substituée aux intuitions premières (la leçon de choses...) de l'école laïque.

François Dubet, esprit volontiers provoc, réclame, lui, qu'on en « *finisse avec l'emprise scolaire* ». Notamment cette croyance très française qu'il n'y aurait pas de salut hors du diplôme (universitaire). « *La droite radote son fantasme d'un âge d'or de l'éducation qui n'a jamais existé. Et la gauche n'a d'autre réponse que le "plus d'école", sans jamais se questionner sur les risques de déclassement que suscite cette fuite en avant.* »

« Il faut se recentrer sur ce qui fait la qualité de l'enseignement : l'humain »

Annuler

enseignants, se sont réunies au sein du collectif CPS. Leur objectif : contribuer au développement des compétences psychosociales – confiance en soi, sens de la coopération, maîtrise des émotions... – que l'on sait fortement prédictives de la réussite scolaire, mais qui demeurent trop souvent un impensé.

« *Il faut en finir avec les annonces techniques qui passent à côté du sujet – l'uniforme, les groupes de niveaux – ou se résument à des vœux pieux – l'école de la bienveillance, de l'empathie – et se recentrer sur ce qui fait la qualité de l'enseignement : l'humain* », proclament leurs porte-parole Florence Rizzo et Vanessa Duchatelle.

L'humain, ce sont d'abord les élèves, ces enfants et adolescents dotés de raison mais également d'un corps et d'émotions. L'école les prend-elle en charge dans toutes leurs dimensions ? Pour ce qui est du corps, mieux vaut passer son chemin. Loin des pays nordiques, où le travail des matériaux – tissu, métal, bois – est intégré au curriculum, le collège français résume ses usagers à leurs cerveaux : EPS mise à part, tout y est abstrait (jusqu'aux cours de technologie !). Et l'on s'étonne ensuite du peu d'attrait des métiers manuels chez nos adolescents...

Pour ce qui est des émotions, à en croire la grande enquête Pisa qui, tous les trois ans, sonde le vécu scolaire des jeunes de 15 ans, ce n'est guère mieux. Le lien qui relie les élèves français à leur établissement est extrêmement ténu. A la question, « Vous sentez-vous comme chez vous à l'école ? », seuls 32 % des petits Français répondaient par l'affirmative en 2018, 40 points en dessous de la moyenne OCDE. Du bâti froidement fonctionnaliste à la présence essentiellement décorative des élèves dans les instances de décision, il faut dire que les écoles françaises ne font rien pour se faire aimer. Pourtant, quand des établissements s'y essaient, le rapport à l'école s'en trouve transformé.

A lire aussi



Reportage Webradio, potager, emplois du temps aménagés... Au collège Thibaud-de-Champagne, le bien-être des enfants passe avant tout !

ABONNÉ

L'humain, ce sont aussi les parents. Des parents, de plus en plus tiraillés entre volonté d'épanouissement et quête anxieuse du diplôme le plus rutilant. « *On vit dans un monde de plus en plus cool, sauf pour les choix de scolarité* », sourit tristement François Dubet. Mais les associe-t-on vraiment à la réussite de leurs enfants ? « *Démisionnaires* » dans les quartiers, « *intrusifs* » dans les centres-villes, ils restent avant tout... des empêcheurs de tourner en rond aux yeux de l'école. Pourtant, quand des profs brisent leurs inhibitions et s'en font des alliés, là aussi, les résultats sont au rendez-vous.

L'humain, ce sont enfin et surtout les enseignants qui, dans toutes les enquêtes qui leur sont consacrées, étalent désormais sans ambages leur mal-être. Mal payés, peu valorisés, les voilà de surcroît confrontés à la concurrence de l'intelligence artificielle. « *La vision de l'école, c'est "la prof a une question, j'ai trouvé la réponse sur ChatGPT, j'ai gagné"* ; à moins d'être stimulés dans le cadre familial, les élèves ne voient plus l'intérêt de l'effort intellectuel », s'alarme une prof de sciences du haut de ses vingt ans de carrière. Ces mutations du rapport au savoir et à l'autorité suscitent chez certains une quête avide de solutions. Mais aussi, chez d'autres – et parfois chez les mêmes ! –, des discours de fermeture vouant aux gémonies toutes les avancées éducatives : inclusion, bienveillance, pédagogie...

Est-ce toutefois étonnant ? Le métier de professeur a beau être d'une terrible complexité, rien n'est fait pour s'y préparer. La formation reste axée sur la didactique disciplinaire – « *Apprendre à préparer un cours idéal pour des élèves idéaux que vous ne rencontrez jamais* », raille un jeune prof d'histoire – et ne laisse presque aucune place à la dimension psychologique du métier – « *C'est en devenant mère que j'ai compris ce qu'était un enfant, puis un ado* », constate une autre.

[Annuler](#)

Quant au développement professionnel au long cours, que dire... « *Le long de leur carrière, les fonctionnaires de l'Education nationale reçoivent treize fois moins d'heures de formation que ceux de la justice ou de la santé, tacent Florence Rizzo et Vanessa Duchatelle. On doit aux usagers des services publics la garantie d'être soignés et jugés par des fonctionnaires bien préparés, pourquoi n'en serait-il pas de même en matière d'éducation ?* »

Former les profs, ces « médecins de l'âme », avec le même sérieux que les médecins des corps coûterait cher, assurément. Mais penser l'école autrement ne revient pas non plus à faire la révolution. Car, oui, il existe bien des vérités démontrées (par les enquêtes statistiques, par les tests cognitifs, par l'étude de l'activité cérébrale...) en matière d'éducation et, oui, les enseignants, du haut de leur bac +5, sont parfaitement à même de les intégrer. C'est le pari qu'a fait l'académie de Grenoble. Depuis dix ans, son rectorat a gardé un même cap : travailler sur ce qu'on appelle la « métacognition », autrement dit apprendre à apprendre.

Le projet Apprenance ou comment s'approprier le savoir



Le projet baptisé « Apprenance » infuse peu à peu les établissements. Il part d'un constat simple, dressé par son instigateur, l'inspecteur Sylvain Joly, une personnalité atypique, ancien instit dans les cités lyonnaises. « *Si nous en sommes là, scolairement mais aussi socialement et politiquement, c'est que trop d'élèves traversent l'école sans comprendre ce qu'ils y font. On leur demande de souligner le titre en rouge et ce qu'ils retiennent, c'est le trait rouge, pas le titre.* »

L'inspecteur en est persuadé : le fantasme d'une école de l'autorité tentant de dompter les élèves par la sanction ne mène nulle part. « *Cela fera au mieux des gamins scolaires, parvenant à recracher des notions le jour du contrôle, mais incapables de les mobiliser dans des situations complexes. Les élèves en réussite ne fonctionnent pas comme cela. Ils prennent du recul par rapport au savoir du maître et le mettent en résonance avec leurs connaissances propres, c'est comme ça qu'ils se l'approprient.* »

Comment reproduire ce discret miracle à hauteur de 12 millions d'élèves ? Apprenance incite les enseignants à transmettre des « clés d'apprentissage » : « *Identifier où je suis et ce qu'on attend de moi* », « *fixer l'attention sur l'important et pas les détails annexes* »... « *En soi, ça n'a rien d'extraordinaire, ça correspond à des choses qu'on pouvait faire en partie de manière intuitive, mais là, on le systématise, et l'impact sur les élèves est palpable* », nous explique Masina Mozzo lors d'une formation en présence de Sylvain Joly dans un collège de Romans-sur-Isère.

La prof de SVT y voit un autre intérêt : « *Chaque professeur, quel que soit son style pédagogique, peut s'y retrouver. On ne nous demande pas de rebâtir nos cours, juste d'explicitier nos consignes – pourquoi, comment ? – en ne prenant pas pour acquis que cela va de soi.* » Elle le reconnaît toutefois : convaincre la majorité des collègues reste compliqué. « *Ils me disent : "Mais ça prend une énergie dingue, ton truc." Je leur réponds que cela m'a redonné confiance en ce que je faisais. Mais certains ne l'entendent plus. Ils sont comme les élèves : abîmés.* » Tout l'enjeu des années à venir sera de les réparer.

Par **Gurvan Le Guellec**

 Commenter  

Sur le sujet **Education**